

Claire Pelissier-Folcolini

Beautés !

Entre deux rendez-vous

Éditions Scenent

© Scenent, 2021

ISBN : 978-2-9569069-6-4

*À mes trois beautés Arthur, Lucile et Élise et à Mathias,
avec qui j'aime à partager la beauté en toute chose.*



Table des matières

Préface	11
La vie	21
Oxygène.....	36
Terres d'accueil	47
Une vision.....	64
Perspectives	73
Trompe-l'œil.....	84
Nuits et jours.....	101
Se rencontrer.....	114
Beautés.....	130
Remerciements	145

Préface

Le salut par la beauté

Point de convergence : tel est le titre que le poète et critique mexicain Octavio Paz a donné à un recueil de textes critiques. La convergence dont il parle est celle de la critique et de la création. Connaisseur des romantiques allemands, il reprend à son compte la célèbre citation de Friedrich Schlegel : « Un jugement sur l'art qui n'est pas lui-même une œuvre de l'art n'a aucun droit de cité dans le royaume de l'art. » Les lecteurs français connaissent surtout la variation que lui a apportée Baudelaire dans son *Salon de 1846*, lorsque le poète affirme que la meilleure critique d'un tableau est un sonnet.

Voulait-il dire qu'une critique devait s'écrire en vers ? En aucune façon. Le poète des correspondances, qui tient une large place dans le recueil de nouvelles de Claire Pelissier-Folcolini, s'inscrivait lui aussi dans le sillage des romantiques allemands, qui rejetaient la division des facultés humaines et affirmait l'unité

profonde de l'imagination et de la raison. Il y a certainement une grande modernité de la pensée romantique de la littérature, et le recueil de nouvelles proposé ici par Claire Pelissier-Folcolini en est sans nul doute une profonde mise en œuvre.

La convergence qu'y proposent ses nouvelles va même au-delà de celle qu'envisageait Octavio Paz. Elle concerne bien sûr le rapport de ses fictions à d'autres œuvres relevant de la peinture, de la sculpture, de la littérature, œuvres qui forment une sorte de trame filigranée de ses nouvelles, d'ombre à la présence plus ou moins directe, plus ou moins masquée mais qui les imprègne totalement. Mais c'est aussi une convergence qui implique le rapport d'un projet d'écriture et d'un projet éditorial. Dans *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, Italo Calvino avait mis en scène, dans une fiction romanesque, les différentes instances de la littérature. Il avait constitué en personnages l'écrivain et le lecteur, mais aussi l'éditeur, le traducteur, le critique. Le recueil de nouvelles de Claire Pelissier-Folcolini répond à un projet qui est à la fois un projet d'écriture et un projet éditorial. Dans un monde qui voit dans la littérature une danseuse dont pourrait se passer une société toujours plus inscrite dans la matérialité, la jeune édition Scenent souhaite réconcilier l'entrepreneuriat et la littérature. Sous une forme bien sûr bien éloignée, elle rejoue le dialogue que Novalis,

dans son projet de roman de l'artiste, avait engagé avec le roman de formation dont Goethe avait, avec son *Wilhelm Meister*, donné les lettres de noblesse. Novalis avait reproché à Goethe la trivialité d'un roman qui se clôt sur le renoncement à l'art au profit de la vie et de l'inscription du protagoniste dans la société : Wilhelm renonce à sa carrière de comédien raté et devient médecin. Il choisit donc d'être utile. Le présupposé de cette construction romanesque, que dénonce Novalis, est la profonde distinction de l'art et de la vie. Par la fleur bleue qui forme la quête d'Henri d'Ofterdingen, et qui représente à la fois la bien-aimée Mathilde et l'idéal artistique recherché par le troubadour, Novalis affirme la profonde réconciliation, l'unité même entre l'art et la vie. De même que le projet littéraire de Claire Pelissier-Folcolini est dans le sillage de la conception de la littérature formée par Schlegel, l'éditeur Scenent est dans les pas de Novalis, lui-même suivi par Poe et par Baudelaire.

Mais la référence littéraire revendiquée par l'éditeur, et dont les nouvelles de Claire Pelissier-Folcolini sont une manifestation éclatante, est la célèbre phrase du personnage de Dostoïevski, prononcée à la fin de *L'Idiot*, selon laquelle c'est la beauté qui sauvera le monde. Telle est la fonction que l'éditeur, comme l'auteur, assigne à la littérature : celle d'être le lieu et le moyen d'une « sublimation », pour employer un

vocabulaire freudien, celle de racheter, sur un mode esthétique, les vicissitudes de la vie. Il s'agit là d'un mode singulier d'envisager le lien, posé par les romantiques, entre la littérature et la vie. À cet égard, la collection où paraît ce recueil, « Entre deux rendez-vous », est significative : la brièveté fait partie intégrante de l'œuvre et du rapport qu'elle engage à la vie. La lecture vient alors s'intercaler dans les innombrables contraintes et obligations de la vie sociale et offrir un espace de liberté et un moment de beauté. Le choix de la nouvelle prend alors tout son sens, tout comme le titre du recueil, qui exprime le sens donné à la littérature. *Beautés* : le titre du recueil est explicité par la nouvelle liminaire, « La vie », où la trivialité de l'intrigue – une infidélité amoureuse avec la meilleure amie de sa compagne – est sublimée par un rapport commun à l'art, l'œuvre devenant le plus profond lieu de dialogue entre les amoureux. Ce lieu de dialogue est le célèbre tableau de Chagall, intitulé lui aussi *La vie*. Dans un déferlement de couleurs et un chaos de personnages, le couple y apparaît sous diverses formes, seul ou avec un enfant, chaque fois isolé et protégé du vacarme du monde. Mais ce tableau n'est pas seulement un élément de l'intrigue de la nouvelle ; celle-ci en est aussi une lecture, une interprétation, une transposition littéraire, une

recréation en nouvelle, dans un projet littéraire qui entrelace étroitement création et perspective critique.

La peinture forme la toile de fond de la nouvelle, mais la littérature en est une autre. Le titre d'une des nouvelles, « Terres d'accueil », est à cet égard significatif du sens alloué à la littérature. La nouvelle s'ouvre sur un motif littéraire connu, celui de la bibliothèque, le personnage de Moïra saisissant un recueil de poèmes situé, dans sa bibliothèque, entre Proust et Pessoa. Ces deux auteurs éclairent la construction de la nouvelle par l'importance qu'ils attachent à la remémoration. Mais le recueil qui se trouve au milieu de leurs romans est de Baudelaire, que la nouvelle introduit dans son intrigue, mais en forme aussi une transposition, une réécriture : « Le ciel est bas comme celui d'un dimanche d'octobre » : cette phrase qui ouvre la nouvelle ne forme-t-elle pas une évocation appuyée d'un vers de Baudelaire ? Claire Pelissier-Folcolini redonne par ailleurs une vie nouvelle à la fameuse bibliothèque de des Esseintes, dans un texte fameux de Huysmans où le lecteur, par une vision, devient à son tour, d'une certaine façon, créateur. Ce double rapport à l'œuvre littéraire est au cœur d'une autre nouvelle, « Oxygène », dans laquelle un dialogue amoureux anonyme se construit autour de la lecture et de la réécriture de Baudelaire. Comme dans « La vie »,

c'est l'œuvre qui noue la relation la plus intime entre les personnages.

« Un livre fait de livres » : c'est ainsi que Flaubert avait caractérisé son dernier roman, demeuré inachevé à sa mort, *Bouvard et Pécuchet*. Ce recueil de nouvelles est, lui, fait d'œuvres littéraires, mais aussi artistiques. Il n'est pas, comme chez Flaubert, la critique de la connaissance, désormais impossible à embrasser, contenue dans les livres des différentes disciplines intellectuelles. Il est plutôt la recreation, à partir d'un regard critique, mais aussi imaginaire, des œuvres.

La relecture d'œuvres artistiques ou littéraires, sous forme de fictions, forme ainsi le fil rouge d'un recueil divers, par les lieux abordés – Paris, Marseille, le lac Trasimène – par les époques – l'époque contemporaine et la variation si suggestive donnée à la vision de la crise sanitaire qui frappe le monde depuis deux ans, mais aussi celui de la Seconde Guerre mondiale, dans laquelle se déroulent deux nouvelles consécutives, « Nuits et jours » et « Se rencontrer » –, enfin par le ton. L'essentiel des nouvelles frappe par une écriture simple, aux phrases particulièrement brèves, et dont la force poétique est soulignée par le jeu des allitérations. La sublimation de la médiocrité de la vie par la beauté est matérialisée par cette écriture poétique qui, comme l'avait souligné Florence Goyet dans son ouvrage sur la nouvelle, rapproche plus le genre du poème que du

bref roman. Pourtant, rien n'empêche Claire Pelissier-Folcolini de glisser vers l'ironie, dans une nouvelle comme « Trompe-l'œil ». De manière cocasse, c'est un ophtalmologue qui est victime de ce trompe-l'œil, lui dont la vocation pour « l'anatomie de l'œil » était dictée par l'amour pour une femme et le dessein « de connaître un jour les détails de son anatomie féminine ». Le ton de la nouvelle tranche avec le lyrisme des autres textes et révèle un autre rapport à la littérature, représenté par la présence de la tragédie classique. Mais la réflexion porte encore sur la représentation littéraire, le second amour d'Emmanuel n'était qu'une représentation du premier, et, comédienne jouant Juliette, ne faisant que reproduire le schéma tragique où se complait le protagoniste.

L'ultime nouvelle donne une autre clé. Intitulée « Beautés », elle met en scène la romancière, Alice, et le peintre, Charles, tous deux dans une sorte de réécriture d'*Alice au pays des merveilles* où le miroir de la protagoniste, dans une sorte de récit fantastique, sublime la beauté de ceux qui s'y réfléchissent. On pense bien sûr au *Portrait de Dorian Gray*, dans une nouvelle où Oscar Wilde est évoqué, à côté de Balzac, la nouvelle se faisant à la fois regard critique sur la société et réflexion sur l'art et la représentation. Mais dans la réflexion qu'elle introduit sur le dépassement des difficultés de la vie sociale par le rapport à la

beauté, cette nouvelle, comme l'ensemble du recueil, ne peut que faire penser au roman récent de David Foenkinos, *Vers la beauté*, où la souffrance du deuil est en quelque sorte compensée et dépassée par la contemplation esthétique

La nouvelle est un genre bref, elle est un genre à trous. Quelle est la psychologie de Bella et de Paul, dans la première nouvelle ? Que savons-nous du protagoniste de « Nuits et jours », sinon qu'il est un paysan, et de sa femme Denise ? Et quelle est cette vérité qu'il s'apprête à dire à sa fille Lola, à la fin de la nouvelle ? Si Denise écoute, « une main sur son ventre légèrement arrondi », qui est le père de l'enfant qu'elle porte ? Ces questions, demeurées sans réponse, traduisent les mystères qui sont ceux de l'Histoire, illustrée par la Seconde Guerre mondiale, mais elles sont aussi les trous laissés dans la signification par l'œuvre littéraire. La nouvelle n'était-elle pas le meilleur moyen, pour Claire Pelissier-Folcolini, pour montrer à quel point l'œuvre s'achève dans l'acte de lecture ?

J'ai laissé, voici une dizaine d'années, une étudiante brillante de la Sorbonne qui avait accompagné quelques-unes de mes années d'enseignement et m'avait impressionné par la finesse de sa lecture des œuvres littéraires. Je découvre aujourd'hui, avec émerveillement, un écrivain fécond, qui écrit superbement et propose sous forme de brèves fictions

un regard sensible et créatif sur des œuvres littéraires ou artistiques. Un ultime point de convergence les rapproche : la nouvelliste comme la lectrice construit son rapport à la littérature, et le fait partager, sur l'idée que c'est au lecteur de faire l'autre moitié du chemin, qu'une œuvre s'envisage et se comprend par l'imagination autant que par la raison, que toute vraie lecture ou contemplation d'une œuvre est créatrice.

Bernard Franco

Directeur des cours de civilisation française de la
Sorbonne-Faculté des Lettres
Président de la société européenne de littérature
comparée